

ADORNO, REFONDATEUR DE LA DÉMOCRATIE ALLEMANDE

ÈVE SZEFTTEL

Conscience éclairée de l'Allemagne d'après-guerre, Theodor Adorno a consacré son œuvre à l'exigence qu'« Auschwitz ne se reproduise plus ». Contre les tentatives autoritaires et collectivistes qui font le lit du totalitarisme, le philosophe s'est attaché jusqu'à sa mort à promouvoir une pensée autonome et critique.

Adorno est mort le 6 août 1969 après avoir gravi un sommet dans les Alpes suisses. Le semestre avait été très éprouvant et il était épuisé. Il était triste également de la tournure qu'avaient prise ses relations avec le mouvement étudiant, avec cette jeunesse à qui il avait enseigné passionnément pendant vingt ans. Le grand représentant de l'école de Francfort, ce penseur de la résistance à l'ordre du monde dont les étudiants attendaient qu'il s'engage sans réserve à leurs côtés, avait appelé la police pour expulser un groupe d'activistes qui avait envahi l'Institut de recherches sociales. Il avait été conduit à porter plainte contre son ancien assistant, ce qui avait donné lieu à un procès peu réjouissant.

Adorno n'avait pourtant jamais refusé la discussion avec les étudiants, il avait même supporté avec une patience infinie leurs incessants

reproches, comme un père soucieux de faire entendre raison à son fils rebelle en maintenant à tout prix le fil du dialogue, sans jamais se laisser aller aux arguments d'autorité.

En ce jour d'été 1969, Adorno n'écoula pas son médecin. Peut-être éprouvait-il un besoin irrépessible de respirer l'air pur des hauteurs, de retrouver, ne fût-ce que physiquement, cette attitude aristocrate de détachement qui avait été la sienne jusqu'à ce que les horreurs de la guerre le conduisent à s'engager de tout son être pour la seule cause qu'il accepta jamais de servir : faire en sorte qu'Auschwitz ne se reproduise plus. Car Theodor Wiesengrund Adorno, né à Francfort en septembre 1903, ne fut pas toujours cet intellectuel engagé dont le nom reste associé outre-Rhin à la démocratisation de la RFA. Cet homme raffiné et un brin dandy, qui fut aussi compositeur et critique musical, porta longtemps sur le monde un regard d'esthète maxisant, souverainement indifférent à l'égard de la politique des partis au point de

se rendre coupable d'aveuglement face au nazisme.

Philosophie ou musique ? Fils unique d'un riche négociant juif et d'une cantatrice d'origine corse, Adorno hésitera longtemps entre les deux voies. Son bac en poche, il s'inscrit en philosophie à l'Université Goethe de Francfort. Mais en 1925, il part à Vienne où il devient l'élève du compositeur Alban Berg et critique musical. Avec cette intransigence qui lui est propre, il démolit l'œuvre « réactionnaire » de Stravinsky mais porte aux nues la musique dodécaphonique, la seule capable à ses yeux, par sa dissonance inattendue et non résolue, d'exprimer les contradictions sociales au lieu de faire croire à une fausse réconciliation. De retour à Francfort, il rédige sa thèse sur Kierkegaard et l'esthétique sous la direction d'Hans Comenius, dont l'assistant n'est autre que son futur ami Max Horkheimer. Après sa soutenance, en 1931, il décroche un poste de chargé de cours à l'Université.

L'ÉCOLE DE FRANCFORT, LABORATOIRE D'UNE NOUVELLE THÉORIE SOCIALE

En marge de l'Université est fondé en 1923 l'Institut de recherches sociales, connu après-guerre sous le nom d'école de Francfort. Max Horkheimer, qui en sera le principal animateur, expliquera à la fin de sa vie que le travail de l'Institut « apportait quelque chose de neuf par rapport au système d'éducation officiel de l'époque. Si l'entreprise fut couronnée de succès, ce fut parce qu'il se trouva un groupe d'individus, ayant un intérêt commun pour la théorie sociale mais avec des formations universitaires différentes, pour croire qu'il y avait plus de sens à essayer de formuler le négatif dans cette époque de transition qu'à faire carrière à l'Université. Ce qui les unissait, c'était un même point de vue critique sur la société existante ».

Des liens personnels, mais aussi le marxisme et le freudisme allaient souder, dans une approche transdisciplinaire, des philosophes comme Herbert Marcuse et Walter Benjamin, des

* ÈVE SZEFTTEL est journaliste économique à l'Agence France-Presse.

économistes comme Friedrich Pollock, des psychanalystes comme Erich Fromm ou encore des sociologues comme Paul Lazarsfeld. Pour le juriste Franz Neumann, qui participa lui aussi à cette aventure intellectuelle, l'étude de la « réalité sociale et politique ne trouvait virtuellement aucune place dans la vie universitaire allemande. La recherche universitaire désignait uniquement deux choses : la spéculation et l'étude livresque ». Rompant avec cette approche, l'école de Francfort s'inscrit dans la lignée de Max Weber, qui opposait à l'abstraction universitaire le recours à l'étude empirique et la mise en avant de la responsabilité du clerc.

À l'égard du marxisme, l'école de Francfort adopta d'emblée une attitude critique, qui se radicalisa à mesure que les événements historiques donnaient tort à la conception marxiste de l'histoire ou au rôle dévolu à la classe ouvrière comme agent de la transformation sociale. Ainsi, l'Institut entreprit en 1929 une enquête psychanalytique sur la conscience politique des ouvriers et des employés allemands. Elle inaugure une série d'analyses empiriques visant à établir un diagnostic de la société afin de pouvoir agir plus efficacement sur ses maux. Il en ressortait que les sympathisants des partis de gauche de la république de Weimar avaient un penchant à l'autoritarisme tout aussi marqué que les représentants de la bourgeoisie ou les sympathisants nazis. Dès avant 1933, il était donc clair pour Horkheimer et ses collaborateurs que les nazis ne rencontreraient pas beaucoup d'opposants sur leur chemin. Ces données restèrent secrètes car on ne voulait pas laisser entendre que les travailleurs allemands avaient un penchant pour le national-socialisme. Mais elles donnèrent lieu à l'intérieur de l'Institut à des débats sur l'avenir de la démocratie parlementaire en Allemagne.

HIBERNER SOUS LE NAZISME N'étant pas encore membre de l'Institut, Adorno n'avait pas pris part à ces débats et

ignorait que la décision d'Horkheimer de créer une antenne de l'Institut à l'étranger était la conséquence pratique de cette enquête. Cela explique-t-il son aveuglement face à la montée du nazisme ? En partie seulement. Persuadé que la musique assurait « un minimum de civilisation », il voulait croire que les élites cultivées s'opposeraient aux courants politiques les plus barbares. Aussi, alors que ses amis prirent dès 1933 le chemin de l'exil, Adorno crut possible d'« hiberner » en attendant l'effondrement du régime nazi qui, pensait-il, ne manquerait pas de se produire rapidement. Renvoyé de l'université en septembre, il présente pourtant le mois suivant une demande d'inscription à la Chambre des écrivains du Reich, qui lui est bien évidemment refusée. À deux reprises en 1934 il conseille à Benjamin d'entreprendre la même démarche.

LA CRITIQUE DES LUMIÈRES Fin 1934, il se résout à émigrer à Londres où le rejoint sa femme Gretel, une amie intime de Benjamin. En 1938, le couple embarque pour New York où les a précédés Max Horkheimer. Ensemble, les deux exilés entreprennent la rédaction de leur œuvre majeure, *La Dialectique de la raison*, qui s'ouvre sur cette phrase : « La terre, entièrement "éclairée", resplendit sous le signe des calamités triomphant partout. » Nous sommes en 1942. « Parce que Adorno et Horkheimer participent d'un présent où voisinent civilisation et barbarie, il ne peut y avoir qu'une seule voie pour la réflexion philosophique : reconstituer l'essor et la chute de la pensée occidentale, dans une perspective philosophico-historique qui s'attaque aux fondements », explique Stefan Müller-Doohm¹. Face à la catastrophe, il est nécessaire de méditer sur « l'aspect destructif du progrès ». Les auteurs veulent dévoiler la face cachée de la raison. Si la raison, en tant qu'instrument de domination de la nature et des instincts, reste la condition du progrès et de l'autodétermination, elle peut aussi dégénérer pour devenir

purement « instrumentale », c'est-à-dire indifférente aux fins. Parce qu'elle est vouée à exercer sa domination de manière illimitée, Adorno et Horkheimer n'hésitent pas à soutenir que « les Lumières sont totalitaires ». Philosophiquement, la dialectique est la seule voie qui permette de s'assurer de la rationalité de la raison ; encore que la dialectique ne puisse désormais être que « négative », faute de quoi la pensée retomberait dans le positif, l'acquiescement à ce qui est.

L'INDUSTRIE CULTURELLE Fabriquer du conformisme, c'est-à-dire un acquiescement général à l'ordre du monde, tel est précisément le but de « l'industrie culturelle ». Le chapitre qui lui est consacré dans *La Dialectique de la raison* est la matrice des critiques futures de la société de consommation, de Debord à Baudrillard en passant par Marcuse. Pour Adorno et Horkheimer, la production culturelle de masse est foncièrement conservatrice parce qu'elle « ne nourrit les hommes que de stéréotypes », tandis que l'art est ce qui nous permet d'échapper à la totalité enfamante et aux fausses évidences. Dans l'industrie culturelle, il n'y a aucune place pour l'imagination et la nouveauté. Abordant de nouveau ce sujet en 1962, Adorno écrira que « l'effet d'ensemble de l'industrie culturelle est celui d'une antidémystification, celui d'une *anti-Aufklärung* [...] un moyen de garrotter la conscience. Elle empêche la formation d'individus autonomes, capables de juger et de se décider consciemment. Or ceux-ci sont la condition d'une société démocratique qui ne saurait se sauvegarder et s'épanouir qu'à travers des hommes hors de tutelle ».

MINIMA MORALIA Face à la terreur, Adorno fait « le choix du petit », pour reprendre la formule de Miguel Abensour dans sa postface à *Minima Moralia, Réflexions sur la vie mutilée*. Ce livre réunit des fragments et aphorismes, rédigés entre 1944 et 1947, qui portent sur l'émigration et le totalitarisme, la psychanalyse et l'industrie

est recouvert de croix gammées. Dans la presse, on s'inquiète davantage des effets négatifs de ces actes à l'étranger qu'on ne s'indigne de leur caractère antisémite. Le « miracle économique » allemand ayant vu son image égratignée, les Allemands se sentent atteints dans leur « narcissisme collectif ». Ce comportement opportuniste face à l'ordre démocratique, Adorno l'interprète comme un signe que « la démocratie ne s'est pas enracinée au point que les individus la ressentent comme leur propre affaire, et se sachent eux-mêmes sujets des processus politiques. Elle est ressentie comme un système parmi d'autres, que proposerait un catalogue où l'on pourrait choisir entre le communisme, la démocratie, le fascisme, la monarchie ; mais elle n'est pas identifiée au peuple lui-même, ni ne constitue l'expression de sa maturité. On la juge en fonction des succès et des échecs auxquels participent également les intérêts particuliers, mais non pas en tant qu'harmonie entre l'intérêt particulier et l'intérêt général ⁵ ».

ÉDUCER CONTRE AUSCHWITZ La démocratie reposant sur l'autodétermination, Adorno insiste sur la nécessité d'un « renforcement du sujet ». Il exhorte les Allemands à faire retour sur eux-mêmes en « repensant le passé » afin de comprendre ce qui les a poussés dans les bras de Hitler. Pour dépasser le passé, il s'avère crucial également de refonder l'éducation sur de nouvelles bases. « Exiger qu'Auschwitz ne se reproduise plus est l'exigence première de toute éducation », déclare Adorno en 1966 à l'ouverture d'une conférence retransmise sur les ondes et qui aura un grand retentissement. Partant du constat que « l'identification aveugle à la collectivité » fut l'un des ressorts de la domination nazie, il recommande de lutter contre ces rituels de socialisation (bizutage, chahut) qui imposent une souffrance souvent insupportable à l'individu pour qu'il puisse se sentir intégré. Il dénonce ensuite le modèle de l'éducation par la dureté car « celui qui est dur envers soi-même acquiert le

droit d'être dur envers d'autres et se venge de la souffrance dont il ne pouvait pas montrer les manifestations, qu'il devait refouler ». Enfin, il met en garde contre le fétichisme de la technique, l'amour investi sur des objets, une tendance qui « va de pair avec celle de l'ensemble de la civilisation ». Il perçoit dans la « froideur » des individus, incapables d'aimer et dès lors de s'identifier aux autres, un « trait anthropologique fondamental » qui est « la condition psychologique la plus importante qui permet qu'Auschwitz existe ». L'implication de l'école de Francfort dans l'enracinement de la démocratie allemande va jusqu'à la collaboration avec le ministère de la Défense. Alors que la jeune génération de l'Institut y est hostile, Adorno et Horkheimer acceptent de participer à la sélection des postulants à la future Bundeswehr qui font preuve d'esprit démocratique afin d'en interdire ainsi l'accès à d'anciens nazis.

LE CHOIX DE LA DÉMOCRATIE LIBÉRALE, « FAUTE DE MIEUX » Cet engagement très poussé découle de la révision théorique entreprise par Horkheimer dès 1939. Jusqu'alors la Théorie critique ⁶, si elle s'était écartée du marxisme sur plusieurs points décisifs, n'avait pas abandonné pour autant toute ambition révolutionnaire. Mais le pacte germano-soviétique va conduire Horkheimer à théoriser qu'en l'absence désormais d'alternative politique organisée, la « nouvelle Théorie critique » se devait de préserver ce qui valait de l'être : « l'autonomie de l'individu ». Son ralliement à la démocratie libérale date de là ; dans le contexte de la guerre froide, s'il n'implique pas un alignement sur la politique américaine en toutes circonstances – Adorno dénoncera dès 1965 la guerre du Vietnam où il voit la persistance du « monde de la torture » qui avait commencé à Auschwitz –, il signifie toutefois qu'au pied du mur, le camp de la démocratie est toujours préférable. Adorno partage cette position, même s'il est plus difficile de dater son ralliement au réformisme :

« À un moment historique où semble exclue toute pratique qui réfère à la totalité, même de misérables réformes sont peut-être plus justifiées qu'il ne paraît convenable », écrit-il en 1962. Rien d'étonnant dès lors qu'Adorno et Horkheimer aient été souvent en porte-à-faux avec les milieux intellectuels de gauche, encore fascinés par l'expérience soviétique. En 1956, Adorno soutient l'expédition franco-britannique en Égypte, traitant Nasser de « potentat fasciste qui conspire avec Moscou » et s'étonnant qu'il n'y ait « personne pour dire que ces États arabes pratiquent le brigandage depuis des années en guettant le moment d'assaillir Israël et de massacrer les Juifs qui y ont trouvé refuge ».

En 1957, les deux hommes refusent de s'associer au « Deutsches Manifest », une pétition d'intellectuels contre le réarmement de l'Allemagne, ce qu'Adorno justifie ainsi : « Il devient difficile de donner sa signature même à ces appels avec lesquels on sympathise, parce que, si l'on est inévitablement soucieux de leurs effets, ils comportent toujours du non-vrai [...] Une absence d'engagement n'est pas nécessairement un défaut moral, elle peut être elle-même morale, une volonté insistante d'être autonome : d'avoir sa propre intelligence des choses. »

L'appréciation politique du bloc de l'Est donne lieu à de fréquentes passes d'armes avec Marcuse à qui il s'opposera aussi sur le soutien au mouvement étudiant. Dans une lettre à Marcuse, qui lui reprochait d'avoir parlé des « gardes-chiourmes de l'Est », il réplique qu'en tant que critique de la société il aurait été « assassiné depuis longtemps à l'Est, sans autre forme de procès » alors que, « pour le moment, il règne à l'Ouest une liberté de pensée qui, en comparaison, doit être qualifiée de paradisiaque ».

Suivant le même raisonnement, Adorno renonce en 1966 à faire la critique du programme de Bad-Godesberg ⁷, sur le modèle de la célèbre Critique du programme de Gotha de Marx en 1875. « Quand on attaque

aujourd'hui le SPD, on apporte de l'eau au moulin de tous ceux qui secouent la démocratie durement ébranlée », qu'il s'agisse des anarchistes à la gauche du SPD ou des groupes aux ordres de Moscou prêts à « couvrir la monstruosité de l'agression contre la Tchécoslovaquie ».

ADORNO ET LE MOUVEMENT ÉTUDIANT : HISTOIRE D'UNE DÉCEPTION MUTUELLE De même s'abstiendra-t-il de soutenir le mouvement étudiant dès qu'il jugera son évolution préjudiciable à l'ordre démocratique. Ce faisant, il va décevoir fortement l'attente des étudiants, nourris au lait de la Théorie critique, et les plus extrémistes d'entre eux retourneront leur frustration en haine à son égard.

Pourtant, lorsque le 2 juin 1967 l'étudiant Benno Ohnesorg est abattu d'une balle dans le dos par un gradé en marge d'une manifestation à Berlin contre la visite officielle du Shah d'Iran, Adorno n'hésite pas à déclarer que les « étudiants ont ainsi un peu repris le rôle des Juifs ». Le 6 juin, il commence son cours d'esthétique par ces mots : « Il ne m'est pas possible de commencer le cours d'aujourd'hui sans dire un mot des événements de Berlin, même s'ils sont éclipsés par la terrible menace qui pèse sur Israël, le refuge d'innombrables Juifs rescapés de l'horreur. » Il demande ensuite à son auditoire de se lever en mémoire de leur camarade mort.

Toutefois, il marque son désaccord avec le mouvement sur la question de ses formes d'action et de ses perspectives. Lors d'une discussion le même mois avec le SDS, le principal syndicat étudiant allemand et le creuset de la Nouvelle Gauche ouest-allemande, il récuse ainsi vigoureusement l'idée que l'on puisse traduire dans la pratique la Théorie critique. Il est illusoire de croire que la situation est révolutionnaire, dit-il, comparant les actions des étudiants aux « mouvements d'animaux enfermés qui cherchent des issues ». Les étudiants ripostent en l'accusant de « répandre son impuissance critique » dans les médias et perturbent

ses cours par des happenings. Lors d'une discussion avec les étudiants de son cours d'esthétique sur la légitimité de la perturbation des cours, il se déclare partisan de la cogestion étudiante dans les organes universitaires, une revendication centrale du mouvement, mais appelle au respect des droits individuels, y compris des enseignants, faisant valoir que les règles formelles du droit comportent un élément positif pour quelqu'un qui a éprouvé « ce que cela signifie, quand on sonne à six heures du matin, de ne pas savoir si c'est la Gestapo ou le boulanger ». À la fin de cette discussion animée, il fait ressortir que la démocratie ouest-allemande, en dépit de ce qui la menace, ne peut en aucun cas être comparée à un État fasciste. Ce serait une erreur de « s'en prendre à la démocratie, si perfectible soit-elle, plutôt qu'à son adversaire, déjà très puissant ».

Au printemps, nouvel accrochage : un groupe d'activistes envahit son cours et exige de lui une autocritique dans le style stalinien à propos de sa décision de faire évacuer l'Institut par la police. Trois jeunes filles, les seins nus, montent sur l'estrade et l'assailent en exécutant une pantomime érotique. Adorno, l'air terrorisé, repousse ces avances à coups de serviette et, saisissant son chapeau et son manteau, quitte précipitamment l'amphi. « Adorno comme institution est mort », proclament des tracts distribués dans l'amphi.

Adorno ne se relèvera pas de ce « meurtre du père, avec bref sursis », comme il le qualifiera ironiquement lui-même, par cette jeunesse dont il a vain contribué à forger le tempérament antiautoritaire et non conformiste. Dans l'une de ses dernières interviews à la presse, il repoussera pourtant avec force l'idée selon laquelle ses idées se seraient retournées contre lui, une fois mises en pratique. Cette thèse a été inventée par ceux qui « veulent paralyser la liberté de la pensée critique par le geste du « vous voyez ! » » dira-t-il. Il démentira également avoir jamais donné dans ses écrits un « modèle pour quelque action ou opé-

ration ». Avant d'admettre : « Quand on a enseigné et publié pendant vingt ans avec la même intensité que moi, il est vrai que ça passe dans la conscience générale. »

Adorno est mort trop tôt pour pouvoir constater que son enseignement était bel et bien « passé dans la conscience générale » par l'intermédiaire notamment du mouvement étudiant. La Nouvelle Gauche, sans lui reconnaître sa dette, a pourtant su relayer son injonction à repenser la société allemande à l'aune d'Auschwitz en luttant contre l'autoitarisme qui affecte aussi bien la relation de l'individu à l'État que les rapports entre les sexes, au sein de la famille ou de l'institution scolaire. En septembre 1969, le nouveau chancelier Willy Brandt promet « plus de démocratie ». S'ouvre une période de réforme qui accélère la décomposition du mouvement de protestation. La réaction viendra plus tard lorsque la Rote Armee Fraktion commettra des actions terroristes pour dévoiler la vraie nature « fasciste » de l'État et de la société allemande. Mais Adorno n'était plus là pour mettre en garde contre le fascisme de gauche. ■

1. Auteur d'une biographie de référence, Adorno, *une biographie*, Gallimard, 2004.

2. Stefan Müller-Doohm, *op. cit.*

3. Ces interventions sont réunies dans *Modèles critiques*, Payot, 2003.

4. « Que signifie : repenser le passé ? » dans *Modèles critiques*, *op. cit.*

5. *Ibid.*

6. La Théorie critique est le nom donné au courant de pensée qu'incarne l'école de Frankfurt et que l'on peut résumer ainsi : une théorie de la société orientée vers sa critique et sa transformation par opposition à la théorie traditionnelle orientée seulement vers la compréhension du monde. Elle s'inscrit dans le droit fil de ce que Marx a énoncé dans ses *Thèses sur Feuerbach* : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières ; ce qui importe, c'est de le transformer ».

7. En novembre 1959, lors de son congrès extraordinaire à Bad Godesberg, le SPD fait clairement le choix de l'intégration au bloc occidental et de l'économie de marché, ce qui lui vaut les critiques de son aile gauche qui y voit une capitulation du Parti socialiste, sa renonciation au marxisme.